N°3

MAGAZINE

TEMPS FORT
GREEN DAYS
ENTRETIEN
SANDRA SAINTE ROSE FANCHINE
RADIO MA
L'UNIVERS D'ALEXANDRE PLANK

MASCENENATIONALE.EU

LES (É)MOIS **DU MAGASIN**

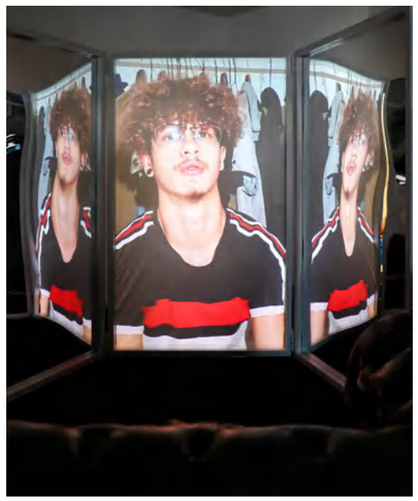
Collectif Wow!
Attention Chantier #3
Beaux Jeunes Monstres

Sébastien Fayard
(Dé)formations

Sébastien Fayard
(Dé)formations

Irvin Anneix
Cher Futur Moi

Irvin Anneix
Cher Futur Moi



Irvin Anneix
Cher Futur Moi

Scenocosme
Iris & Rencontres imaginaires

Clémence Galliard & Juliette Médevielle
Attention Chantier #4 / Danse sur écoute

MAGAZINE #3

MA scène nationale
Pays de Montbéliard
Hôtel de Sponeck
54 rue Georges Clemenceau
25 200 Montbéliard

Directeur
de la publication
Yannick Marzin

Direction artistique
Yannick Marzin
Sonia Rodríguez

Rédacteur
Thomas Flagel

Conception graphique
Amélie Doistau

Comité éditorial
Yannick Marzin
Sonia Rodríguez
Thomas Flagel

Coordination
Agathe Claudel

Photographie de couverture
© Wil Mathijs

Impression
Est Imprim, Autechaux
Tirage à 2000 exemplaires
Avril 2022

Cet exemplaire
ne peut être vendu.

MA SAISON

CRIDACOMPANY & JUR

JUR, mardi 3 mai, 20h
aux Bains Douches

Voir une pièce de la compagnie franco-catalane installée à Toulouse, c'est à jamais reconnaître son style bien à elle : mélange de virtuosité du cirque et d'art du mouvement dansé, de litanie enveloppante du chant et du saisissement percutant de la performance. Venus à Montbéliard avec *Mama / Papa Carnaval* qui les voyaient jongler avec les identités dans une comédie pleine de clowneries déroutantes, Jur Domingo et Julien Vittecoq reviennent cette saison avec une nouvelle création, *Azul*. Eux, dont les spectacles étaient jusqu'à présent dénués de paroles, se sont adjoints l'écriture de plateau d'Éric Da Silva, auteur de "portraits utopiques" de chacun des interprètes. « Nous puisons toujours notre matière dans nos histoires et nos corps », rappelle Julien Vittecoq. « Nous avions découvert les monologues qu'il avait écrits en 24h pour des migrants. Les fragments poétiques qu'Éric apporte nourrissent nos personnages et situations autour du rapport aux femmes, des questions de genre, du travestissement comme de la paternité. *Azul* c'est le bleu et le blues de la voix de Jur Domingo livrant les textes au micro. » Des images qui les fascinaient aussi, convoquées de manière sensible dans une scénographie moins brute qu'auparavant, au geste plastique plus assumé : la saisissante scène finale du roman *Alto Solo* d'Antoine Volodine, dans laquelle un homme se réveille dans sa chambre, et découvre que tout est bleu, du sol au plafond, même le soleil. Il ouvre la fenêtre, saute et s'envole, tel un oiseau. Mais aussi la chute au ralenti depuis une fenêtre d'un jeune enfant dans les films *Antichrist* et *Nymphomaniac* de Lars von Trier. La neige qui tombe et flotte autour de lui. Autant d'influences venant teinter l'âme poétique de leur théâtre ultra-physique fait de portés, jonglage, contorsion et d'un agrès à la forte charge symbolique, la pole dance. « Nous partons de principes techniques simples que nous cherchons à déconstruire et réinventer sur scène, jonglant par exemple à deux, mais plutôt que de le faire face-à-face, nous nous tournons autour. Les acrobaties réalisées à partir de lancés et glissades de Mélissa ont nécessité des centaines d'heures de travail pour devenir virtuoses et donner une impression de facilité. » La musique est créée en direct avec une simple guitare électrique, un micro et une pédale loop pour sampler les sons. *Alto Solo* s'est maturé en même temps que *Sangría*, le 5e album de JUR, groupe réunissant Jur et Julien, au moment même où la chanteuse et circassienne découvrait qu'elle était atteinte d'une tumeur au cerveau. Totalement remise depuis, ces deux œuvres conservent les traces d'un moment de vie extrême où écrire a été vital. Les textes sont plus intimes, la musique tirant vers une douce électro, un *Tango bizarre* avec des textes alternant français et espagnol. Un écrin chaud de soleil noir d'une intense pudeur, ode aux figures féminines, à leur fille *Ana* comme à ce qui nous assaillit quand tout s'effrite (*Moi tomber*), sans crier gare (*Tout a changé*).

AZUL, vendredi 6 mai, 20h
aux Bains Douches

ARTISTE EN RÉSIDENCE

SALIA SANOU

PARLEZ-MOI D'AMOUR

La cinquantaine rayonnante, le chorégraphe burkinabé Salia Sanou pose ses valises à Montbéliard pour créer, avec des habitants de différentes générations, une pièce pour les Green Days qui lie les sentiments aux gestes.

Dans *Parlez-moi d'amour*, vous abordez l'intimité et les émotions avec trois générations (enfants de primaire, adolescents et parents, grands-parents). Comment ont-ils réagi à vos premiers ateliers ?
J'ai réalisé la première série d'ateliers avec des lycéens et des élèves d'une école primaire voilà quinze jours. Ils m'ont réconforté sur leur manière de s'approprier cette thématique très ouverte. Parler d'amour c'est se pencher sur l'essentiel, aller au-delà de l'intime vers les désirs, les plaisirs, la relation à l'autre. La rencontre avec les primo-arrivants a été très forte. J'ai pris le temps de les écouter et d'interagir avec leur vécu récent qui n'est pas éloigné de ce qui m'est arrivé en passant des frontières. Nous avons pris 1h30 pour discuter, poser des mots sur des situations et des ressentis. Dans un second temps seulement nous avons traduit ensemble cela dans des états de corps faisant naître une physicalité particulière.

Votre idée initiale consistait en la création d'un karaoké dansant avec les plus jeunes, agrémenté d'un plat partagé et de témoignages constitués avec leurs aînés…
Je crois que le projet va devenir plus transversal et poreux que prévu entre les groupes. J'aime l'idée d'une mise en commun totale. D'ailleurs j'ai commencé en ouvrant le travail à tous les lycéens désireux d'y participer et pas aux seuls allophones (Afghans, Albanais…). Il faut que nous nous apprenions et nous apportions des choses les uns les autres. L'art doit servir à créer des rencontres et des ouvertures. Ma tradition orale est essentielle. Je m'appuie dessus, piochant dans le texte et l'art du conte pour redire les choses qui émergent dans un mélange de prise de parole, de création d'images et de mise en mouvement. Pour trouver comment les uns influent les autres et composer des tableaux, garder l'idée de convivialité dans un grand bal que je me chargerai d'animer. J'ai grandi dans une famille de 20 enfants avec un plat unique au milieu, d'où mon envie de constituer un plat qui nous réunit. On met tout son amour dans sa cuisine.

Vous avez souvent associé les mots à la danse dans vos chorégraphies, travaillant notamment avec Nancy Huston (*Multiple-s*, *Du Désir d'horizon*). Comment vous y prenez-vous ?
Je suis en recherche de la manière dont le mot induit l'intensité et l'amplitude du geste. La vitesse d'exécution d'un déplacement génère aussi, si l'on y est attentif, un vocable qu'elle colore et malaxe. En Afrique les frontières sont floues entre danse, théâtre et performance. Quand la parole s'arrête, on danse le mot et quand le mouvement s'éteint, la parole fait danser le corps. Bien entendu, pour trouver cette part d'inconnu à soi-même, je commence par livrer une part de moi. Rencontrer l'autre c'est d'abord se dévoiler. En venant en Europe, par l'éloignement et la distance, j'ai compris des choses sur mon pays et mon continent. Ma perception de ce que je faisais, comme de ce que je refusais de faire, m'a sauté aux yeux. Dans mes ateliers, je cherche à faire advenir ce troisième espace, celui de l'abandon et de la réception. Le lieu du dialogue, de l'entre-deux qui permettra à chacun de se raconter et de partager un peu de soi.

SANDRA SAINTE ROSE FANCHINE

Avec sa fanfare *30 nuances de Noir(es)*, la chorégraphe investit l'espace public avec une vingtaine d'interprètes durant les Green Days. Une parade afro-féministe, festive et engagée.

Ce projet est né en 2017 alors que l'afro-féminisme n'était pas encore sur les devants de la scène…
C'est vrai que la visibilité des discriminations spécifiques subies par les femmes noires n'était alors pas aussi grande qu'aujourd'hui même si dans les milieux associatifs et engagés, de nombreuses réflexions sur l'afro-féminisme avaient déjà cours. Ces questions étaient déjà de vraies réflexions pour les universitaires. De mon côté, je savais déjà que l'intime est politique et qu'il me fallait donc parler des sujets qui me concernaient sur la dévalorisation des afro-descendantes en France. Avant de devenir chorégraphe, je me suis formée aux arts plastiques et au graphisme, ce qui fait que j'ai une attention particulière aux images. Le problème de représentation des femmes noires, en général, m'a sauté aux yeux. Malgré nos différences, les mêmes clichés ressortaient toujours. Je tiens d'ailleurs à saluer l'importance du travail d'Amandine Gay, réalisatrice du documentaire *Ouvrir la voix*, dans cette prise de conscience collective.

Comment *30 nuances de Noir(es)*, défilé dans l'espace public, a-t-il évolué depuis lors ?
Il était compliqué en 2017 de trouver des interprètes ne se sentant pas en danger à exprimer leur endroit de vulnérabilité en public. Les Noires ne prenaient pas le risque d'être pointées du doigt. Au fur et à mesure des dates de représentation, le projet a acquis du respect et de la compréhension. Nous sommes passés de petites programmations festivalières appartenant aux thématiques du racisme à une programmation en scène nationale ! Cela signifie aussi que les gens du métier le traitent comme un vrai sujet. Ils reconnaissent qu'on peut se rassembler autour de la "silenciation" et de "l'invisibilisation". Le répertoire musical et chorégraphique de la pièce s'est affirmé, l'écriture s'est précisée, de nouveaux tableaux sont apparus et les arrangements se sont affinés.

Votre chorégraphie emprunte des mouvements au waacking, né dans les années 1960, et au locking, danse debout du hip-hop. Pourquoi ces choix-là ?
Les danses hip-hop viennent toutes de l'exclusion des noirs. Quant au waacking, il a émergé à Los Angeles dans les clubs de la communauté LGBT afro-américaine et latina, se dansant à l'origine sur de la disco. Le créateur et animateur de la célèbre émission *Soul Train*, Don Cornelius, tentait de changer les représentations de sa communauté à une époque de problématiques raciales encore vivaces, où des lynchages avaient encore lieu. Le locking était une danse cathartique, une manière de s'affirmer et de sortir de sa condition sociale. Choisir ces danses c'est se saisir d'un vocabulaire de l'exclusion au profit de personnes qui, près de soixante ans plus tard, en vivent d'autres.

Investir la rue et l'espace public est un moyen d'aller au contact de quidams, notamment dans des endroits où il y a peu de personnes de couleur. Un moyen de rendre visible ? De questionner ?
C'était exactement l'idée de départ : proposer des va-et-vient entre un moment de divertissement festif, qui n'est qu'un piège pour attirer les passants, et ensuite le convoquer à une rencontre de corps. Le travail sur le regard est essentiel : les gens sont sortis de leur zone de confort car ils ne sont pas habitués à être confrontés à la crudité des personnes de couleur. Je dois dire qu'il est même jubilatoire de voir certains des spectateurs scrutés si intensément qu'ils se sentent oppressés par nos corps noirs. Nous manions l'invective verbale et la puissance de regards chargés pour venir à contre-courant de la légitimité des corps racisés dans l'espace public, façonnée par les stéréotypes issus de l'histoire de France, notamment coloniale. Vingt personnes noires en parade inversent les rapports de pouvoir. Le public se retrouve ainsi nez-à-nez avec sa part d'ombre. Un regard soutenu de 7 minutes, avec une posture de corps tenu, sternum ouvert comme dans le waacking, suffit à créer un malaise profond. Nous déshabillons du regard, comme ces personnes qui revendiquaient leur liberté sexuelle le faisaient, ce qui submerge le regardé d'idées qu'il ne contrôle pas et lui révèle son inconscient.

La musique s'inspire des brass bands de la Nouvelle-Orléans…
Nous avons une fanfare avec des cuivres (1 trompette, 3 trombones, 3 flutes, 1 baryton et 2 saxophones altos) et 3 percussionnistes autour d'une chanteuse en lead.

Comment combattez-vous les stéréotypes racistes ?
J'utilise l'effet de masse, le nombre. Nous ne sommes pas comme un présentateur noir à la télévision pour qu'une chaine coche la case des quotas de diversité, ni la seule employée de couleur d'une boite, assignée à l'accueil ou au ménage. Nous sommes une vingtaine d'artistes, simplement là. De fait, cela change les représentations. L'image n'est pas fabriquée, nous sortons des représentations, nous sommes. C'est si simple que ça suffit à faire le taf.

À la fin de la fanfare, des discussions naissent-elles ? Quelles questions reviennent ?
Tout se passe de manière informelle car nous sommes dans la rue, pas dans un théâtre. Certains nous disent comment ils ont reçu le spectacle. Nous constatons que notre proposition fait émerger des constats : les gens ne se rendent pas compte de ce que l'on vit, là ils réalisent. Les femmes noires, souvent minoritaires dans le public, témoignent de leur plaisir à être rendues visibles.

Les interprètes ont-elles aussi gagné en légitimité, en *empowerment* comme disent les anglophones ?
Évidemment. Vous savez, il y a si peu d'instrumentistes noires… Elles sont rares, doivent travailler plus pour être meilleures que les autres si elles veulent être employées. Les plus douées sont très sollicitées, mais vivent une grande violence en tournée. *30 nuances de Noir(es)* est régénérant pour elles. Cette pièce est aussi un espace de soin pour ses membres, ce qui est lourd à gérer.

Comment sortez-vous d'une telle expérience ?
C'est ma 3e pièce. Les 2 premières n'ont pas marché. Je devrais me réjouir mais mes sentiments sont ambivalents : j'y ai défendu et démêlé les regards qu'on pose sur moi et en même temps j'ai l'impression que c'est là où on m'attend. Comme si je jouais très bien la noire en colère. Des portes s'ouvrent, je gagne en légitimité artistique mais je sais que, venant du hip-hop et d'une minorité visible, je ne peux me contenter de défendre un projet. Il me faut une stratégie solide, comme tout type de groupe oppressé, car les programmateurs et théâtres ont vite fait de nous oublier et de nous fermer leurs portes.

30 NUANCES DE NOIR(ES)
vendredi 10 juin et samedi 11 juin
dans les rues de Montbéliard

FESTIVAL

GREEN DAYS : QUELQUES TOUCHES DU PROGRAMME

Rendez-vous phare ponctuant la saison de MA scène nationale de propositions artistiques dans les rues de Montbéliard, les Green Days sont de retour après sept années de pause. Créations participatives, concerts en plein air, radio live et parcours urbains sont au programme de ce temps fort.

Après deux années marquées par les empêchements et la distanciation forcée, qu'il est bon que les beaux jours arrivent avec un cortège de propositions pour toute la famille dans le centre-ville. Le square de Sponeck, entièrement aménagé pour l'occasion avec bar et restauration, scène de concert éphémère, plateau radio, tente dédiée à des séances d'écoute et ateliers auxquels participer toute la journée, sera le centre névralgique des Green Days. Au Château, le chorégraphe Alexander Vantournhout, venu au printemps avec le duo *Through the Grapevine*, propose *Screws* : une succession de micro-séquences qu'il adapte aux lieux inhabituels qui l'accueillent. Il choisit un objet entraînant une contrainte corporelle, obligeant ses interprètes à s'adapter : une boule de bowling tenue bras tendu dans un tournoiement ininterrompu, des crampons à glace pour des duos métalliques ou encore des casques de cyclisme de contre-la-montre profilés pour un *mano à mano*. Les Anglais de Reckless Sleepers, accueillis cette saison avec l'hilarant *It's Hot, It's Not* où ils faisaient face à une tempête d'événements météorologiques, doublent la mise avec *A String section* (place Albert Thomas). Une performance chorégraphiée pour six danseuses, munies de six chaises et autant de scies ! Frénétiquement et méthodiquement, elles vont s'atteler à en découper les pieds. Dans l'inconfort de cette instabilité orchestrée, leur art de la lutte contre la gravité se joue dans une corporalité à l'équilibre aussi fragile que délicieux. La rue Cuvier verra apparaître un vagabond dont les péripéties rappellent les grandes heures du cinéma muet. *La Fuite* d'Olivier Meyrou réinvente la figure du clown sous les traits d'un voyageur, sac sur le dos, malmené par la vie et les obstacles auxquels il fait face. Si le MAgasin sera dévolu à une installation de Paulo Duarte réalisée avec de jeunes allophones, la Cie Volubilis investit pour sa part divers commerces de Montbéliard. Leur parcours invite à un lèche-vitrine, de performances en installations, modifiant les devantures des boutiques. De vrais acteurs au milieu des mannequins détournent les codes de représentation poussant à la consommation, instillant une bonne dose d'humour de situation et de positions incongrues. Les amateurs de musique ne seront pas en reste avec des DJ sets suivis de concerts bouillants : démarrant par le vibrant *Into the Open* de la compagnie de danse flamande Voetvolk, suivi de Transbal Express qui enjambe les latitudes avec son bal populaire en forme de tour du monde, du catalan Joan Garriga i el Mariatxi galàctic qui mélange la cumbia et la rumba gitane, puis de Maika Makovski de retour avec un groupe rock et enfin du Congolais de Jupiter & Okwess réalisant une synthèse entre l'afrobeat de Fela Kuti et la soul de James Brown !

GREEN DAYS
du 7 au 11 juin
à Montbéliard

L'AVEUGLEMENT
GRAND ENTRETIEN

EN CINQ SEMAINES DE RÉSIDENCE À MONTBÉLIARD, LE PRODUCTEUR ET RÉALISATEUR RADIO ALEXANDRE PLANK, CO-FONDATEUR DU COLLECTIF MAKING WAVES, CRÉE UNE FICTION RADIOPHONIQUE AVEC 18 ÉLÈVES DU BTS MÉTIERS DE L'AUDIOVISUEL DU LYCÉE GERMAINE TILLION. RENCONTRE AU MILIEU DU PROJET.

ARTISTE EN RÉSIDENCE

ALEXANDRE PLANK

Producteur phare de *France Culture*, Alexandre Plank est le réalisateur des fictions et documentaires les plus en vue ces dernières années. Multi-primé et jouissant d'une grande reconnaissance dans le milieu, il a non seulement créé le collectif Making Waves pour promouvoir la radio de création nomade mais travaille également à la RTBF, la RTS et Deutschlandfunk Kultur. Le tout, sans délaisser ses deux premières amours : le théâtre et la traduction.

Vous partez de la perte d'un sens (la vue) pour bâtir une fiction radio se centrant par définition sur l'ouïe. Joli contre-pied…
Oui, j'ai essayé de surprendre les élèves du BTS se spécialisant sur le son en déjouant leurs attentes pour travailler sur l'idée d'un aveuglement. Il s'agit de tourner autour de contraires et contraintes : voir ou pas, comprendre ou pas pour tenter d'approcher à partir d'eux ce qui forme les impasses de notre époque. Les jeunes de 20 ans sont engagés et le sens des choses leur importe vraiment. Je suis curieux de découvrir ce qu'ils peuvent raconter sur l'aveuglement dans ces différentes dimensions, politiques, amoureuses…

Cette idée est venue de la lecture du roman *L'aveuglement* de José Saramago qui imaginait une société prise, soudainement, de cécité collective. En restera-t-il des traces dans le podcast final ?
J'ai abandonné l'idée de leur proposer cette situation de départ d'une perte de vue des habitants de Montbéliard. Mon pitch de départ était trop bien ficelé, très *France Culture*, déformation oblige. J'ai plutôt envie de profiter de leur génération et de ne pas, en quelque sorte m'aveugler moi-même en dirigeant trop les choses. Cela me permet aussi de les placer dans un véritable processus d'écriture, ce qui est pour la plupart d'entre eux une première. En fermant les paupières, on peut décider de ne pas voir, ce qu'il est plus difficile à faire avec les oreilles. À eux de se questionner : qu'est-ce qu'on décide de ne pas voir ?

Quelles sont les pistes qui émergent ?
Ils travaillent en petits groupes de trois. Certains veulent composer le manifeste politique d'une société qui fonce dans le mur sans voir où elle va. D'autres ont inventé des personnages coupés du monde suite à une réclusion choisie, comme des ermites. Les avis sont très tranchés à cet âge : c'est soit quitter la société, soit lui rouler dessus ! (rire). Il est plus difficile pour l'instant de les emmener sur le terrain d'un aveuglement intime ou amoureux. Nous avons fait trois sessions de travail en imaginant les scénarios et hypothèses possibles à Montbéliard, se demandant qui interroger pour ceux qui empruntaient une voie documentaire façon *Les Pieds sur terre* : un opticien ? Un ancien de la Guerre d'Algérie ? Des personnages ont aussi été inventés pour le côté fiction, par exemple un boulanger devenu aveugle devant réapprendre sa pratique ou encore des paysans, imaginant la difficulté à nourrir une population s'ils devenaient aveugles. Ils ont planché sur leur parcours, les détails de leur vie, de leur famille, etc.

Vous allez donc assumer des épisodes très variés dans leur forme, réunis par une même thématique ?
C'est l'idée, tisser des liens entre les diverses envies nées durant la phase atelier d'écriture radiophonique à la manière de certaines séries américaines en vogue aux formats disparates comme *Love, Death and Robots* ou les courts-métrages de science-fiction d'Oats Studio. Une manière aussi de leur montrer que les projets peuvent se nourrir les uns les autres par l'intelligence collective. Les thématiques qui les traversent sont communes mais les personnages et les formes de chaque épisode sont totalement différents. Leur envie était grande de ce type de construction cubiste à partir d'un même fil narratif.

Comment se répartissent les rôles au sein des groupes de travail ?
Certains voulaient créer de la musique à la manière de *Manifeste* d'Orelsan, avec paroles et sons pour former un morceau. D'autres foncent vers le documentaire et le recueil de paroles, ou encore le bruitage et l'expérimentation sonore totale. Le travail de mise en forme sera conséquent derrière, mais c'est excitant d'explorer ces diverses voies.

Comment les pousser à s'ouvrir un peu plus pour aborder la thématique de manière moins concrète, et toucher à des visions métaphoriques de l'aveuglement ?
Quelques-uns vont finir par y aller tout seul même s'il est évident qu'il est plus aisé de partir de personnages car les séries d'aujourd'hui qu'ils dévorent avec avidité sont vraiment bien mieux construites que celles de notre enfance ! Ces jeunes adultes ont une dextérité dans l'édification de personnages et de filiation les regroupant qui est assez naturelle. Mon rôle consiste à les amener à s'en détacher un peu pour les ouvrir à une vision plus large, plus globale des choses. Je les ai emmenés vers la métaphore en leur proposant de travailler sur un magnifique petit livre de Sophie Calle, *Aveugles*. Et ils se sont lâchés. Presque trop d'ailleurs, partant loin dans l'abstrait, oubliant qu'il faut aussi penser à l'auditeur final et sa compréhension. Nous travaillons donc concrètement à un équilibre entre leurs envies et le sens de la forme concrète qui en résultera. Deux autres élèves explorent l'idée de traiter un ermite perdant la vue uniquement via le bruitage, sans un mot : un verre qui tombe, un type qui hurle, le son d'une arme, etc. Extrêmement radical, quelque chose que même moi je n'ai jamais fait. Du coup il va falloir jouer réellement des scènes comme celle de quelqu'un se prenant les pieds dans le fil du téléphone et chutant. Mon accompagnement se fait donc aussi bien sur l'aspect dramaturgique du projet que dans ses dimensions techniques et de faisabilité.

Comment cette création participative étalée dans le temps vous déplace-t-elle en tant que professionnel à multiples casquettes ?
C'est une véritable chance d'avoir la possibilité de se poser un peu et de réfléchir avec des gens ayant quinze ans de moins que moi. C'est précieux car c'est totalement impossible dans le rythme imposé par la radio ou le théâtre habituellement. J'entre dans leur perception, dans leur cerveau pour voir comment ils appréhendent le monde et j'essaie aussi d'entendre avec leurs oreilles. Par exemple pour la fiction *Gatsby* d'après le roman de Francis Scott Fitzgerald présentée au Théâtre du Châtelet (16-20/02) et diffusée sur *France Culture*, nous avons 4 jours. Forcément on arrive avec nos idées toutes prêtes et on fait. Voilà pourquoi je chéris ce besoin de recherche qui a mené à la création du collectif Making Waves il y a quelques années et à ma prise de distance relative avec *France Culture*. Un moyen de changer la structure même de ce que nous fabriquons et de sortir des injonctions à la production. La proposition de résidence au long cours de MA scène nationale permet le luxe de chercher. Par exemple, les deux premières séances de *Nox* se sont déroulées sans micro, sans rien enregistrer. Dans n'importe quel autre cadre, je me ferais virer de ne produire aucune matière deux après-midi de travail de suite ! La temporalité longue permet de tenter comme d'inventer de belles manières de travailler, d'essayer des choses plus fragiles qui ouvrent le champ à d'autres publics aussi.

« Les jeunes de 20 ans sont engagés et le sens des choses leur importe vraiment. Je suis curieux de découvrir ce qu'ils peuvent raconter sur l'aveuglement dans ces différentes dimensions, politiques, amoureuses… »
Alexandre Plank

Quel regard de professionnel portes-tu sur les qualités et marges de progression des participants au projet ?
Cette promotion de BTS est très variée, réunissant des petits génies des logiciels bien plus à l'aise que moi et d'autres venant plutôt de fac de Lettres, plus alertes sur l'écriture par exemple. J'ai envie que notre podcast reflète tout cela. On peut tout se permettre tant que la qualité est au bout.

L'actualité internationale a-t-elle eu des répercussions sur le projet ?
Cela impacte un peu ma présence à Montbéliard car nous montons avec Making Waves des studios mobiles d'urgence pour les zones frontalières à l'Ukraine, ce qui est une surcharge importante en ce moment. Mais ce soutien technique ne m'empêchera pas d'aller au bout du travail. Tous les sujets sont nés et ont été lancés avant la guerre en Ukraine. Les six groupes réaliseront chacun un épisode de 7 minutes maximum. S'il manque un code commun de lecture, j'en réaliserai moi-même un supplémentaire servant de point d'entrée à la série.

NOX
date de sortie prévue : octobre 2022

RETOUR D'EXPÉRIENCE

« PARLEMONDE A CHANGÉ MA VIE »

En 2017, **Yamina Djaber** participait à la première édition de *Parlemonde*, festival réunissant des créations participatives et plurilingues menées par des artistes avec des élèves dont le français n'est pas la langue maternelle. Adolescente, elle venait de quitter l'Algérie pour poursuivre ses études à Montbéliard, où vivait son frère aîné. La metteuse en scène Charlotte Lagrange mène cette année-là un atelier avec l'Unité pédagogique pour élèves allophones arrivants. Elle s'y confronte à la difficulté de les faire jouer et se comprendre malgré les barrières de la langue jusqu'à décider de faire une création sonore avec Antoine Richard. Ainsi naissait *Sédiments*. Yamina se souvient : « J'étais en première littéraire et mon français était alors absolument catastrophique. Avec le groupe de *Parlemonde*, j'étais à l'aise pour parler, on ne me jugeait pas. On s'entraidait et passait d'une langue à l'autre. » À Oran, la jeune fille regardait du théâtre à la télévision et s'amusait à jouer, seule dans sa chambre, des bouts de scènes inventées. « Travailler à ce projet dans un vrai théâtre, c'était un peu le rêve de ma vie. Ça m'autorisait à être en scène, à être fière malgré les difficultés d'adaptation à un nouveau pays. Et puis faire une pièce, c'était quelque chose pour moi, ça représentait un aboutissement ! » Entrer dans une salle et se mettre à créer n'était alors « pas du travail, mais du pur bonheur. J'avais envie d'y passer tout mon temps car j'apprenais facilement là-bas. Cela m'a motivé à travailler très dur tout l'été pour me perfectionner et décrocher mon bac l'année suivante. Je n'aurais peut-être pas réussi sans cela. » Aujourd'hui, Yamina termine une Licence de Langues à Paris 8. Elle souhaite se tourner vers la traduction et le documentaire. « Montbéliard reste mon bled », rigole-t-elle tout en précisant, avec sérieux : « Même si je n'y ai passé que deux ans, c'est là que j'ai tout appris. J'y pense souvent, c'est chez moi. » Elle se souvient de son français « *cassé* » et de Maud Sérusclat-Natale, doctorante associée au Fab-MA, qui l'a « énormément soutenue. Les études m'ont aidée à me construire et des personnes géniales comme elle ont été de véritable moteurs personnels. » Fin 2021, Antoine Richard a de nouveau fait appel à Yamina pour la nouvelle fiction qu'il crée pour Radio MA, *Le Grand inventaire*. Il s'est souvenu de sa langue imagée et poétique, lui proposant d'écrire un rêve en mélangeant souvenirs, éléments biographiques et inventions. « Une sorte de consécration », assure-t-elle. « Il est venu chez moi enregistrer ma voix et il sait que je serai toujours disponible pour un projet avec MA scène nationale ! »

ARTISTE ASSOCIÉ

JORGE PICÓ

« Je suis comme un parachutiste débarquant dans MA pour créer un lien nouveau entre artistes et relations aux publics. » C'est ainsi que se présente l'acteur, metteur en scène et dramaturge **Jorge Picó**. Auteur d'une pièce participative pour le festival Parlemonde en 2019, il noue de longue date une complicité artistique avec Sergi López pour lequel il compose notamment son premier solo, *Non Solum*. Cette saison, le voilà artiste associé au Fab-MA qui fabrique des expériences immersives, mobilise les sens et interroge notre rapport au monde. Une manière pour lui d'apporter « une vision plus libre des choses et de faire émerger les besoins, notamment du côté des enseignants réclamant des formations et s'inquiétant des thématiques à aborder pour certains spectacles avec leurs élèves. » Avec ceux de l'option théâtre du Lycée Cuvier (2de, 1re et Terminale), il a créé un atelier participatif autour de spectacles de la programmation : ensemble, ils ont ainsi vu et débattu de *DésoBéir* (Pièce d'actualité n°9) de Julie Bérès autour des rêves et révoltes de jeunes femmes du 93, du besoin de spiritualité questionné dans *Que faut-il dire aux Hommes ?* de Didier Ruiz. Le portrait du jongleur Martin Palisse, qui raconte sa mucoviscidose dans *Time to tell*, les a particulièrement touchés, montrant à quel point le théâtre peut être « en prise directe avec des questions fortes qui les impactent ». Sous la conduite de Jorge, ils préparent leur propre pièce d'actualité, miroir de leurs révoltes et de ce monde en crise qui nous entoure. Ancien directeur artistique du Théâtre Principal de Vilanova i la Geltru à Barcelone, il mesure « la grande liberté » qu'il a de « créer des dynamiques, de se glisser dans l'organicité de MA qui place l'artiste au centre et de créer du lien, par exemple en animant un cours à l'Université mêlant théorie et pratique. Mais aussi d'interroger le geste artistique par le jeu et la découverte, ou d'utiliser ma formation de comédien auprès du pédagogue Jacques Lecoq à Paris pour accompagner les enseignants dans leurs difficultés. » Il rêve plus loin, imaginant la formation d'un groupe d'ambassadeurs de MA et d'une conférence itinérante qui irait au-devant des habitants du territoire.

CRÉATION PARTICIPATIVE

SUR LES TRACES DE LA COMMUNE DE PARIS

Passionnée par l'idée de la transmission et de la rencontre par l'écoute, **Zoé Suliko** anime de longue date des ateliers sonores pour divers publics. En résidence dans le Pays de Montbéliard, la réalisatrice radio propose à 23 élèves de 4e du Collège Guynemer (et leurs professeurs d'histoire, de musique et de français) d'explorer les thèmes qui émergèrent durant La Commune de Paris de 1871 : accès aux soins pour tous, éducation, égalité homme / femme, etc. « Le milieu ouvrier s'est énormément mobilisé sur tous ces sujets pour réclamer de nouveaux droits à l'époque », assure-t-elle, soucieuse « de découvrir comment ces thématiques peuvent toujours être vivaces ici, dans les préoccupations de la jeunesse et de leur entourage familial. » Ce projet de documentaire-fiction se veut transgénérationnel, créateur de liens et de questionnements communs entre adolescents et grands-parents. À partir de l'installation d'un studio radio mobile équipé de quatre micros, la Belge donne aux collégiens, répartis en groupe, des missions. Collant à la remontée des préoccupations féministes, certains interrogent leur entourage sur les figures d'admiration pouvant, à notre époque, se rapprocher d'une Louise Michel quand d'autres, en résonnance à deux années ayant révélé les problèmes structurels de l'Hôpital public, partent investiguer auprès d'infirmiers. « Faire de la radio, c'est aller à la rencontre de l'autre en laissant ses préjugés de côté. Il est important pour eux de se rendre sur le terrain, de trouver à qui tendre le micro pour trouver des échos à La Commune en s'intéressant aux préoccupations des Montbéliardais : augmentation des loyers, sentiment de solitude… » Une manière de récolter du concret pour bâtir ensuite des personnages inspirés de la réalité qui les entoure. Des parties plus poétiques naissent aussi de l'écriture d'anecdotes personnelles. « Ils vibrent, on sent qu'ils prennent du plaisir même si c'est difficile d'écrire. Quand on pousse la porte des ados, il sort toujours des choses incroyables. Il suffit juste de trouver le moyen de les faire quitter les rôles qu'ils s'attribuent ou des étiquettes que, déjà, on leur colle » confie Zoé qui enregistre aussi tous leurs débats. « Ils gardent beaucoup leurs émotions, barricadés derrière une carapace, mais quand ils sortent, les mots bruts sont autant de cadeaux qu'ils font au projet, mais surtout, à eux-mêmes. »

CLÉMENCE GALLIARD, JULIETTE MÉDEVIELLE, DONNER VOIX À LA DANSE

En découvrant le MAgasin et le projet de radio de création porté par MA scène nationale, Clémence Galliard s'est souvenue du plateau *live* de *Tout doit disparaître*, l'un de ses coups de cœur lorsqu'elle dansait pour la compagnie DCA – Philippe Decouflé. L'envie est née de pousser hors du plateau cette expérience. Avec Juliette Médevielle (*France Inter*), elle a investi le MAgasin pour une résidence de recherche visant à explorer un nouveau protocole de création sonore autour de trois solos dansés par Émilie Cornillot, Lisi Estaras et Ashley Chen.

Danse sur écoute a l'ambition de mêler description de mouvements et perceptions sensibles, éléments biographiques et regard aiguisé d'une interprète. Dans cet espace singulier, le duo trouve le soutien d'une scène nationale jouant son rôle d'accompagnement des nouvelles formes artistiques, défrichant les narrations du futur à la lisière des formes scéniques habituelles et de rapports originaux aux œuvres.

DANSE SUR ÉCOUTE
du 4 au 13 avril au MAgasin

PROGRAMMATION

JUR FR/ES
Mar 3 mai / 20h / Bains Douches

ERIC DA SILVA & CRIDACOMPANY FR/ES
AZUL
Ven 6 mai / 20h / Bains Douches

CIE PERNETTE FR
LA MÉMOIRE DE L'EAU
Mar 10 mai / 22h / La Citédo

OVHFC FR
AU-DELÀ DU RHIN
Jeu 12 mai / 20h / Théâtre

RECKLESS SLEEPERS BE/GB
IT'S HOT, IT'S NOT
Sam 14 mai / 11h / Bains Douches

OVHFC FR
RDV CONTE #4 : AMERICAN DREAM
Dim 22 mai / 16h
Pont de Roide-Vermondans

GREEN DAYS*
MAR 7 > SAM 11 JUIN

INTO THE OPEN, VOETVOLK
Performance / Concert
Mar 7 juin / 20h30 / Square Sponeck

TRANSBAL EXPRESS
Concert
Mer 8 juin / 20h30 / Square Sponeck

JUPITER & OKWESS
Concert
Jeu 9 juin / 20h30 / Square Sponeck

MAIKA MAKOVSKI
Concert
Ven 10 juin / 21h / Square Sponeck

JOAN GARRIGA
EL MARIATXI GALACTIC
Concert
Sam 11 juin / 21h / Square Sponeck

* Retrouvez prochainement sur notre site web le programme complet du festival.

MAGASIN

PAULO DUARTE
Polaroid : des mondes imaginaires
Ven 10 et sam 11 juin

POINT INFORMATIONS GREEN DAYS
7 > 11 juin

LANCEMENT DE SAISON 22 / 23
JEU 23 JUIN

MASCENENATIONALE.EU / RADIOMA.EU
Informations & réservations : 0 805 710 700 / billetterie@mascene.eu

MA scène nationale – Pays de Montbéliard est subventionnée par le ministère de la Culture – DRAC Bourgogne-Franche-Comté, Pays de Montbéliard Agglomération, la Ville de Montbéliard, la Ville de Sochaux, la Région Bourgogne-Franche-Comté, le Conseil Départemental du Doubs et reçoit le soutien de la Caisse d'Allocations Familiales du Doubs.
N° de licences d'entrepreneur de spectacles : L-R-20-6393 / L-R-20-6394 / L-R-20-6395 / L-R-20-6396 / L-R-20-6397 / N° Siret : 778 330 399 000 24 / Code NAF : 90.01 Z.
Crédits photos : p.2 : © Zélie Noreda / p.3 : F. Labit, © Julien Vittecoq / p.4 : © MA scène nationale / p.4/5 : © SEKA / p.5 : © Jetpack production
p.6 : © Florent Pommier, © MakingWaves / p.7 : © Yamina Djaber, © MA scène nationale / p.8 : © Zélie Noreda.